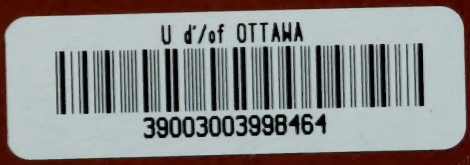
PQ
2607
.E685S6
1920



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DU MÊME AUTEUR :

La Vie intérieure de Lamartine (3e édition), Mercure de France.
D'un vieux monde (3e édition), Fasquelle.
Amédée Guiard, Bloud et Gay.

SOUS LA CROIX DE SANG

QUELQUES VERS
ÉCRITS PENDANT LA GUERRE POUR
QUELQUES AMIS.

TIRAGE LIMITÉ A 300 EXEMPLAIRES

Exemplaire
sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.

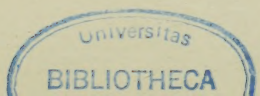
N° 177

M.

JEAN DES COGNETS

SOUS LA CROIX DE SANG

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



PQ
2607
.E68S56
1920

I

LE DEUX AOUT MIL NEUF CENT QUATORZE

Comme l'esprit divin sur le chaos du monde,
Un vent âpre et brûlant tournoyait sous les cieux
Et des chênes tirait un chant mystérieux
Dont l'augure aggravait notre angoisse profonde.

Nul brouillard n'embuait l'acier clair de l'azur.
Ah ! ce vent n'était plus un berger de nuages !
Mais, tel que son vol noir épouvantait Assur,
Un Khéroub empenné de glaives et d'orages.

L'océan des blés mûrs s'écroulait, flot par flot,
Sur les chaumes changés en plage rase et grise ;
Puis, tout au long des nuits sifflait encor la bise,
Et l'étoile tremblait sous cette immense faux.

La maison s'emplissait, sitôt la lampe éteinte,
De messagers de l'au-delà, ombres sans corps
Qui n'ont plus d'autre voix humaine qu'une plainte...
C'est au tour des vivants d'être pleuré des morts.

Une brusque terreur l'étreignant à la gorge,
L'homme sur son séant se dressait, en sueur,
Pour écouter sonner, à coups de glas, son cœur,
Sous le marteau d'airain qui l'écrase et le forge.

Et je priais : « Jésus, Seigneur, écoutez-moi !
Grâce pour les enfants ! Et pitié pour les mères ! »
Mais Jésus répondait : « Homme de peu de foi,
Tous les chemins au Ciel montent par le Calvaire ! »

***

Et quand sonna le tocsin
De la grande tragédie,
Nul ne chercha l'incendie
Au-dessus du bourg voisin.

Tous comprirent : c'est la guerre !...
Plus de doute, plus d'effroi :
Déjà l'âme, armée et fière,
Luit dans le regard plus droit.

Vêtus d'habits de dimanche
Des vieux trottaient, essoufflés,
Portant des affiches blanches
Comme des drapeaux roulés.

Quand ils tournaient par la sente,
Du milieu des blés soyeux,
Essuyant, d'une main lente,
La sueur devant leurs yeux,

Les faucheurs dressaient leur taille
Et la flamme de leur front :
« Alors, quoi ? C'est la bataille ?
C'est la guerre qu'ils nous font ? »

Le vieux bredouillait : « *Heu ! Pt'ête*
Qu'tout ça s'arrang'ra cor bien ! »
Mais, courbant soudain la tête,
Eux ne répondaient plus rien.

Ils regardaient cette terre
Pour laquelle il faut mourir,
Et sombrer dans ce mystère
Amour, bonheur, avenir...

Sur le ciel, aiguë et nette,
La lame courbe des faux
Semblait de loin le squelette
De l'aile d'un grand oiseau.

Leur âme, perdant pensée,
Sous le poids de l'infini
Se sentait comme écrasée,
Et leurs mains lâchaient l'outil...

A quoi bon lier des gerbes
Qui ne feront pas leur pain ?
C'est la racine de l'herbe
Que leurs dents mordront demain !

***

Ils ramassent dans la douve
Chapeau rond, veste, panier.
Mais, sur leur seuil, ils retrouvent
Le vieillard et son papier,

Que sur la porte il déplie
Et qu'il fixe de trois clous
(Là même où l'on crucifie,
Héraut de mort, le hibou).

Les femmes, désespérées,
Alors, éclatant en cris,
Sur la poitrine adorée
Se jettent, cherchant abri.

L'homme accueille cette peine
Et cet amour dans ses bras.
Sa lèvre reste hautaine :
La douleur n'y tremble pas.

Sur les yeux clos, sur les joues
Mouillées, il met son baiser ;
Puis, avec douceur, dénoue
Les bras qui l'ont enlacé ;

Prend sa chemise empesée,
Cherche ses meilleurs souliers,
Pour engourdir sa pensée
Dans tous ces soins familiers.

Femme, enfants, pour la prière
S'agenouillent tout autour
De lui qui va, vient, s'affaire,
Etouffant des jurons sourds.

Pendant qu'entre elles s'appellent
Cloches des tours, des beffrois,
Et clochettes des chapelles
Qui nichent au fond des bois,

Les cloches de cinq paroisses,
Les cloches de vingt pardons,
Voix d'alarme, cris d'angoisse,
Cloches, clarines, bourdons,

Et, tout près, presque muette,
Celle de Tiik-Pidi,
Qui d'une aigre castagnette
A le grêle cliquetis.

***

Seul, quand il apprit la guerre
Dans son champ, François Person
Dit : « Ça va bien ! Et qu'y faire ?
Coupons toujours la moisson ! ? »

Et, du même élan farouche
Qu'il eût chargé l'ennemi,
La *Marseillaise* à la bouche
Il faucha les rangs d'épis.

Sous sa lame, prompte et claire,
Les blés serrés s'effondraient.
Dans cet assaut, sa colère
Peu à peu s'évaporait.

Et, les javelles levées,
L'homme, tranquille et vaillant,
Cette victoire achevée,
S'en fut vers l'autre, à pas lents...

***

Sur les champs désertés retomba le silence
Où vibrait le sanglot muet du grand adieu,
Et, seul, le vent pleurait l'innombrable souffrance
Eclose sous les cieux.

Le vent pleurait autour des maisons étoilées
De feux pareils à des cierges aux larmes d'or,
Comme si, porte close et fenêtres voilées,
Toutes veillaient un mort.

Dernier baiser du père, héroïque baptême
Sur le front de l'enfant qu'il élève en ses bras !
Etreinte où les époux pressentent que l'on s'aime
Par delà le trépas !

L'homme, enfin, s'enfuyait de la maison chérie
Comme l'âme en mourant s'arrache de sa chair.
D'ardentes légions, du sol de la patrie
Montaient comme la mer.

Sur tous les ponts, grondants au-dessus des rivières,
A travers les forêts, les villes et les champs,
Déjà glissaient les trains, ruisselants de lumières,
De drapeaux et de chants.

Et, par tous leurs réseaux, ces puissantes artères,
Où la fièvre de mort brûlait et rugissait,
Roulaient comme un torrent au gouffre des frontières
Tout le beau sang français !

II

AINSI MOURUT UN PETIT SOLDAT

I. L'ARRIVÉE

Le train qui charriait tant d'humaine souffrance
A travers la pitié des campagnes de France
Dans ses fourgons à bestiaux, aménagés
« *Pour transport de blessés légers* »
Qu'un vieux poêle fêlé recalfatait de suie
Ou noyait de fumée, au hasard de la pluie,
A la chance des vents ;

Le train qui ballottait des moribonds hurlants
Dans ses wagons sans vitre où les plus larges plaies
Valaient à leurs porteurs d'être traînés sur claies,
Suspendus aux plafonds par des crochets de fer,
Ou torturés avec des instruments divers
Comme les plus grands saints des vieux martyrologes;

Où les heures étaient si longues que l'horloge
Qui toujours aux damnés marque l'éternité
Seule aurait pu les mesurer et les compter ;

Où les six infirmiers, trois barbus, trois imberbes,
(Un prêtre avec diacre et sous-diacre, un peintre en herbe
Flanqué d'un violoniste et d'un garçon boucher)
Ahuris de sommeil, lèvre sèche, œil poché,
Courant à la façon des chats sur les gouttières
Distribuaient, de portière en portière,
Médailles, pansements, et jurons et potions
Et des feuilles de route et des absolutions ;

Le train dont les butoirs grinçants se carambolent
Au roulement plus dur que le trot des mulets
Qui cahotaient, sur de grelottants cacolets,
Les blessés loqueteux de Jemmape et d'Arcole ;

Le train lourd, haletant, et dont le cri plaintif
Qui roucoule et s'achève en sanglot convulsif
Implorait chaque nuit une nouvelle ville
Sans que nulle s'offrit à lui donner asile :
— Tout était plein, tout semblait clos, tout restait noir
Ainsi qu'à Bethléem, jadis, un divin soir ; —

Le train sanglant enfin achève son calvaire :
Dans la petite gare aux murs frisés de lierre
Il a rampé comme un long serpent engourdi
Juste comme sonnait l'angélus de midi.
Il s'étire au soleil, siffle encore, et s'arrête.
Et la ville aussitôt s'émeut et s'inquiète...
La nouvelle a couru : « Les blessés ! Les blessés ! »
Un frisson de pitié sur les cœurs a passé.

Tous accourent, chargés d'offrandes :
L'un a pris les gâteaux, l'autre un panier d'amandes,
Le marmot lui-même, au pas incertain,
Porte une orange à chaque poing.
Les voici : « Pauvres gâs ! »
C'est le dernier voyage :
Sur la civière de feuillage,
Pieusement, avec douceur,
Comme une gerbe de douleurs
On a couché son corps meurtri.
Et du petit soldat les lèvres ont souri
D'où jamais plus ne sortirent paroles.
Ses yeux mi-clos, comme des banderoles
Palpitantes au vent
Voient onduler au-dessus d'eux un double rang
De figures d'amour et de larmes fleuries.
Le monde retrouvé lui semble une féerie.
Il va, glissant comme d'un vol,
Au ras du sol,
Baigné dans la tendresse indicible des choses

Et, parfois, au passage, effleuré d'une rose.
Il longe, toute droite entre des murs de buis,
Une allée, au milieu d'un jardin lourd de fruits,
Dont les feuillages d'or flambent comme des torches.
Une vigne de pourpre, au fond, courbe son porche
Devant une maison candide aux carreaux bleus,
D'où s'avancent, deux par deux,
En miraculeux cortège,
Des femmes en robes de neige...

Elles se mettent à genoux
Près des brancards que l'on dépose à terre
Et dénouent les souliers avec leurs mains légères
Aux gestes caressants et doux.

Et, du ciel poudroyant d'une lumière blonde,
Les anges envieux regardent se pencher
Sur les pieds saignants des sauveurs du monde
Ces Madeleines sans péché.

2. SOUVENIRS

Sur son couvre-lit sont piqués
D'innombrables petits bouquets
Pareils à ceux que sur la maison nue
Lorsque l'on attendait, ô Jésus, ta venue
Il accrochait, avec ses sœurs, sur les draps blancs.
Fête-Dieu ! ostensoir, cloches et cœurs ballants !
Terre que pour avoir porté le Christ on glorifie
Et que le sang des lys massacrés purifie !
Sous les tentures se glissait le vent furtif
Qu'on étouffait du poing comme un oiseau captif.

Les femmes retournaient leurs beaux jupons de fête
Sur leur doublure rude en toile grise.
Des gouttes de soleil scientillaient sur les têtes
Des épingles serrées entre leurs dents qui luisent...
Sa vie, hélas ! s'enfuit comme un ruisseau
Dans un bruissement fiévreux de roseaux...
Pourtant, il se souvient... Il voit les hirondelles
Tourner au ciel d'été, montrant dans un éclair
La neige de leurs ventres clairs...
Bientôt, la dernière d'entre elles,
Son âme, se mêlant à leur tourbillon d'ailes
Ensemble elles iront vers des climats meilleurs.
Et toi, soleil ! alors tu mûriras son cœur
Pour nourrir de son sang la pourpre de tes fleurs !

3. UNE VISITE

Celle qu'il aima sans le dire
Et qui l'aimait sans le savoir
Avec un suppliant sourire
A demandé : « Puis-je le voir ? »

Elle entre, dans un frisson d'ailes.
Le vivant parfum de sa chair
Chasse et purifie autour d'elle
L'écœurante fadeur de l'air.

Tout son corps est un chant de joie
Malgré la peine de son cœur.
Un reflet de soleil chatoie
Entre ses cils brillants de pleurs.

Une langueur voluptueuse
Palpite au fond de ses sanglots,
Comme, aux fauves nuits orageuses,
Un roucoulement de jets d'eaux.

O bouquet des charmes du monde !
L'amour est en fleurs dans ses yeux ;
Son visage de clarté blonde
Sort de l'aube de ses cheveux.

D'un regard voilé d'épouvante,
Il voit venir, avec horreur,
Sous tes traits, ô belle vivante,
Le fantôme de son bonheur...

Elle a posé sur ses mains jointes
De beaux doigts frais comme des lys.
Mais il resserre son étreinte
Aux genoux froids du crucifix.

Et, de peur que ne soient fermées
Ses paupières d'agonisant
Par une bouche trop aimée,

Il les abaisse, doucement...

4. LA DERNIÈRE NUIT

Le grand paravent gris écru,
Tabernacle des agonies,
Autour de son lit est tendu.

Surplis blanc, lente psalmodie,
Vers midi le prêtre est venu
Portant l'huile sainte et l'hostie.

Tantôt sourd et tantôt aigu
S'enroulait à la litanie
Son gémissement continu.

En sanglotant, Sœur Mélanie,
A genoux sur le plancher nu,
Gémit : « Votre main soit bénie ! »

Puis retourne, trotte menu,
Sitôt la prière finie
Auprès de son pauvre poilu.

C'est la nuit. La cornette unie
Ombrage le blême front nu
De son auréole bénie.

Et, dans son amour ingénu,
Pour alléger son insomnie,
Elle le berce, suspendu

Aux tresses de ses mains unies,
Car elle veut pour ce Jésus
Etre à la fois Marthe et Marie.

Tous les voisins veillent, émus
De miséricorde infinie,
Ce frère hier presque inconnu.

Leur âme fruste communie
A l'amère et sombre vertu
Du sacrifice à la patrie...

— Dormez... Il ne souffrira plus
Quand aux vitres d'aube jaunies
Battra l'aile de l'Angelus...

5. SA MÈRE

Approchez-vous, madame, il vous a reconnue :
Il vous sourit encor.
Embrassez-le. Posez sur son front vos mains nues,
Et cachez-lui la mort.

Il ne faut plus mêler de paroles humaines
Au chant surnaturel
Qu'ont entonné pour lui les nocturnes sirènes
Du rivage éternel.

Il voit au loin surgir une vague colline,
Plus noire que la nuit,
D'où jaillit et ruisselle une plainte divine
D'un cadavre qui luit.

Vers cette vision, trop belle pour son rêve,
D'un spasme de sanglot
Par-dessus sa douleur son âme se soulève
Comme un nageur sur l'eau...

Que votre main, Madame, ait le tendre courage
De lui fermer les yeux
Pour qu'un visage aimé soit la dernière image
Qu'ils emportent aux cieux !

6. L'HUMBLE HÉROS

Le mystère a scellé sa lèvre qui s'est tue.
L'aube éternelle allume à son front pâle un astre
Et, beau pour un instant avant l'obscur désastre,
Son corps pétrifié s'ennoblit en statue.

Tel le preux chevalier sculpté sur son enfeu.
Tel un nouvel Adam, sur l'argile couché,
Que le souffle vivant n'a pas encor touché,
Mais qui déjà s'éclaire à la face de Dieu.

Et, geste merveilleux qui clôt une épopée,
Tombant droit sur le lit de la plus haute vitre,
Un long rayon d'argent, ombré d'azur, qui vibre,
Incline le salut d'une angélique épée.

Hélas ! l'écho s'éteint dès que s'est tu le cor,
Le parfum survit peu sur le bouquet cueilli,
L'onde où glisse un cercueil reprend bientôt son pli :

Son souvenir mourra plus vite qu'il n'est mort.

III

LA MÉMOIRE D'HENRY DU ROURE

I. LA NOUVELLE

Je savais qu'il venait de ta part, et du ciel,
Ce frêle billet bleu que je n'osais pas lire.
Je savais, sans l'ouvrir, ce qu'il venait me dire :
« Adieu. Ne pleure pas. Je ne suis plus mortel. »

C'était un de ces jours d'automne tout de miel
Dont les baumes sont doux aux cœurs qui se déchirent,
Et que d'autres vivants invisibles respirent.
Tu descendis en moi comme un dieu sur l'autel.

Ta main, qui l'avait faite, étanchait ma blessure.
Elle éclairait ma nuit d'une foi calme et sûre
Et je ne doutai plus, car je te sentais là.

D'avance, par tes yeux, je déchiffrais l'histoire :
L'avenir, à ta voix, soudain se dévoila,
Et je vis, de ta mort, jaillir notre victoire.

2. PÉLERINAGE

Rungis et Palaiseau, Haÿ-les-Roses, Sceaux,
Vous qui voyez mourir sur vos molles collines
Les flots pétrifiés de la ville voisine
Mêlés aux flots mouvants des arbres pleins d'oiseaux ;

Hâvres où relâcha pour de furtifs repos
Son âme qui voguait vers les îles divines
Comme, au moment d'entrer dans la rade marine,
Serrant sa voile, bord sur bord, erre un vaisseau ;

J'irai revoir souvent vos tendres paysages,
Et l'église moussue, en chape de velours,
Et l'étroite cellule au cloître de feuillage,

Pour que soit ennobli le déclin de mes jours,
Comme fut éclairé le matin de mon âge,
Par l'amitié des saints, plus douce que l'amour.

3. IN MEMORIAM MATRIS

Au pied du lit funèbre où reposait ta mère,
Sainte parée encor de son sourire humain,
Tu m'as conduit, sans rien me dire, par la main,
Et je compris que tu m'acceptais pour ton frère.

Ta souffrance, crispée à ta foi, restait fière.
Un angélus forgeait sur un clocher lointain
La gloire aux rayons d'or du céleste matin
Pour le front pur déjà couronné de lumière.

Hélas ! Dieu séparait l'épouse de l'époux,
Et le fils de leur chair écoutait à genoux
Son père sangloter dans l'ombre de la porte ;

Mais sa prière entre eux volait et, tour à tour,
De l'arche au ciel ouvert, du vivant à la morte,
Renouait le lien de l'infrangible amour.

4. PER MORTEM

Vierge d'âme et de corps, d'un jeune élàn s'offrir
Pour être le Croisé d'une cause éternelle ;
S'enivrer de la voix par qui Dieu vous appelle,
Puis, borner son orgueil, sans joie, à bien servir ;

Lutter, s'user, vieillir, être déçu, souffrir,
Boire au Graal surhumain l'amertume charnelle ;
Par fierté souriant, et par honneur fidèle,
Cacher la plaie au cœur dont on voudrait mourir ;

Mais bénir sa douleur parce que ceux-là même
Pour qui l'on souffre sont encor ceux que l'on aime
Et qu'en bonheur pour eux un Dieu la change au ciel ;

Enfin, comme le Sang doit s'unir à l'Hostie
Pour former la victime unique de l'autel
Parfaire par sa mort l'offrande de sa vie.

5. RESTE AVEC NOUS!

La vanité des buts m'a lassé de l'effort :
Nul destin ne vaut plus que mon cœur le surmonte,
Nulle gloire jamais n'effacera la honte
D'être un lâche vivant quand les héros sont morts.

Eux, qui lisent en moi, permettent-ils encor
Que mon amour rampant vers leur pureté monte ?
Du nom sacré d'ami, s'ils me demandent compte
Me sera-t-il laissé pour gage, ou pour remords ?

O voyageur pensif, dont le regard de flamme
S'avivait quand la nuit allait s'épaississant,
Qu'au chemin d'Emmaüs a rencontré mon âme,

Par pitié, garde-la, guide toujours présent,
Suspendue à ta lèvre, attentive à ton blâme,
Et digne enfin du prix dont la paya ton sang !

6. CHEMIN DE CROIX

Je n'ai pas vu ton front de sa plaie étoilé
Ni ton genou brisé, ni la noire morsure
Que laissa dans ton flanc la suprême blessure
Par où le ciel s'ouvrit à l'esprit envolé.

Je n'ai pas vu le coteau nu, le bois rouillé
Qui veillèrent longtemps ton corps sans sépulture,
Profil sombre et confus qu'inclina la nature
Sur le mourant adieu de ton regard voilé.

Aussi, quand se traînant dans l'ombre, ma prière
Cherche, pour l'embaumer de pleurs, ton corps gisant
Elle le trouve en songe aux pentes du Calvaire :

Pur, intact, rayonnant d'une chair de lumière,
Et mêlant son sang vierge au flot du divin sang,
Baptême intarissable où se baigne la terre.

IV

AUX MÈRES

AUX MÈRES

Vous dormez plus sereins sous les moissons plus belles
O morts, ô bien-aimés !
Les célestes clartés étoilent les prunelles
De vos beaux yeux fermés.

Mères, leurs corps meurtris que vous aviez d'avance
Embaumés de baisers
Sur vos genoux, baignés par vos pleurs, en silence,
Ne seront point posés.

La consolation qu'à la plus sainte Mère
Au cœur sept fois percé
Le Dieu, trop bien vengé par le sang du Calvaire,
N'osa pas refuser

De tenir dans ses bras, avant la tombe obscure,
La chair de son enfant
Que livrait, pour une heure, à la loi de nature
L'Immortel Survivant

Et de faire un autel sanglotant et sublime
Du sein qui l'enfanta
A celui qui tira le monde de l'abîme
Et qui le racheta ;

Cette grâce suprême accordée à Marie
Se dérobe pour vous :
Vos fils furent aimés par leur mère Patrie
D'un amour trop jaloux.

Elle prend tout entiers ceux qui meurent pour elle
Et veut seule savoir
Le lieu saint où leurs yeux, sous la paix de son aile,
S'endormirent, un soir.

Car c'est pour elle seule, au bord de l'agonie
Que leur lèvre sourit,
Quand les ayant conçus pour l'éternelle vie
Sa terre les reprit !

Ne les cherchez donc plus dans d'étroits cimetières,
D'un regard obscurci,
Mais partout où la France élargit ses frontières
O Mères ! C'est ici !

C'est ici qu'ils sont morts, pour que la France vive ;
Et le blé mûrissant,
Et la vigne de pourpre, et le ruisseau d'eau vive,
C'est leur chair et leur sang.

Tout est leur héritage et tout est leur conquête
De la plaine au coteau.
Tout Français en naissant recueille sur sa tête
Les droits de leur tombeau.

Il leur doit que sa mère accueille d'un sourire
L'annonce d'un garçon.
Il leur doit sa maison, l'air libre qu'il respire
Et l'honneur de son nom.

Aussi, Printemps nouveau, reverdis leur histoire
Et fleuris leur sommeil !
Salue, ô fier Eté, leurs tombes et leur gloire
Des drapeaux du soleil !

Vous, qui pleurez le fruit de vos jeunes tendresses
L'espoir de vos vieux ans,
Mères, d'un nouveau culte héroïques prêtresses,
Bénissez nos enfants !

La Vierge, sous la croix où, veillé par l'Apôtre,
Jésus agonisait
Nous adopta pour fils : adoptez pour les vôtres
Tous les petits Français.

Qu'ils reçoivent de vous cette foi dont s'enivre
L'espérance des forts,
Et, sacrés par vos pleurs, voyez en eux revivre
Nos bien-aimés, les Morts !

V

LE RETOUR DE LA PAIX

LE RETOUR DE LA PAIX

Salut, Vierge ! Salut, fille de la Victoire !
Vendangeuse aux pieds nus de nos sanglants espoirs
Tes cheveux d'or sont faits des rayons de nos gloires.
Au rosier des coteaux que refleurit le soir
L'arc-en-ciel diapré, ton écharpe, s'accroche,
Et le vent de ton aile a réveillé la cloche
Qui, lourde encor de glas, bourdonne un carillon.

Toi que les laboureurs des stériles sillons
Où l'homme de la mort s'abritait dans sa tombe
Guettaient sur le ciel noir comme un vol de colombe,
Déesse aux yeux d'aurore où monte un nouveau jour
Les meilleurs d'entre nous pour toi sont morts d'amour !
C'est le reflet de leur splendeur qui te fait belle
C'est leur jeunesse en toi qui revit immortelle.

O lys immaculé, jailli du grand tombeau,
Ton blanc calice, où tremble un suprême sanglot,
Elève au ciel, ainsi qu'une rosée amère,
Les pleurs des orphelins et les larmes des mères.

Et pourtant ton parfum enivre l'univers !

***

Car ton haleine, ô vierge, est fraîche comme l'air
Que le soldat d'hier aspire hors de la grille
De la caserne, avare et sévère Bastille

Dont la porte, à qui veut, s'ouvre, à larges battants
D'elle-même — mais seulement vers le dedans...
(Quand il en faut sortir, c'est bien une autre histoire !)

C'est fait ! Il a touché vingt écus — et la gloire !...
Les bras gourds, engoncé dans son très vieil habit
Qui lui semble à la fois trop vaste et trop petit
(Car les jeûnes, l'assaut, les rampements dans l'antre
Ont élargi son torse et fait tomber son ventre)
Trop noyé de bonheur pour goûter son plaisir,
Il va... D'obscurs regrets et de confus désirs
S'agitent vaguement dans l'ombre de son âme.
Il y voit voltiger, feux follets, tièdes flammes
Le front pâle, l'œil cave et le menton velu
Les visages de ceux qui ne reviendront plus.
Surpris de n'avoir plus au dos le sac qui glisse
Ni la crosse au côté lui martelant la cuisse,
Et de n'entendre plus, à son flanc, le fredon
Du quart rouillé qui grince en râclant le bidon,

Il écoute le rythme, encor tout militaire,
Que son pas ferré jette à l'écho solitaire.
Il va, marche... Et voici que du bouquet des ifs
Monte le coq gaulois au plumage d'or vif
Qui guette le soleil sur sa flèche gothique
Et commande le chœur des cloches angéliques.
— Sol sacré dont la sève a nourri sa vertu
Pour qui son bras, son cœur, son âme ont combattu !

Il salue, en passant, les tombes endormies,
Sûr que la mort viendra vers lui comme une amie
Et non plus comme un fauve au galop, rugissant,
Dont la gueule fétide et les crocs pleins de sang
Défigurent leur proie, arrachent ses entrailles
Et sèment leurs lambeaux sur les champs de batailles.
Lui, mourra dans son lit. On fermera ses yeux.
Et, dans l'enclos béni, la terre des aïeux,
Pour lui deux fois natale et deux fois maternelle,
Lui rouvrira son sein pour la vie éternelle.

Leste, il gravit la côte et, sur l'autre penchant,
Il voit se déployer et lui rire ses champs
— Car, pour leur maître seul, les champs ont un visage
Et, parce qu'il les aime, il entend leur langage :

« Comme toi, disent-ils, nous avons bien souffert
Des fureurs de l'été, des rigueurs de l'hiver
Et du pullulement des impures vermines.
Mais nous avons tenu, sauvant de la famine
Le pays que ton bras défendait des pillards.
Les femmes, les petits, les chétifs, les vieillards
De sillons tortueux égratignaient nos glèbes :
Comme toi de ton sang, nous, prodigues de sève,
Des pauvres grains jetés par la main des enfants
Nous faisions se lever des épis triomphants,
Et, à chaque moisson, d'opulentes javelles
Nous remplissions ces bras débiles, mais fidèles.

« Maître, enfin, te voici. Ta mâle volonté
Nous rendra le bel ordre et la fécondité,

Pour l'outil qui nourrit laissant l'arme qui tue,
Tu reprendras la faux, la serpe, la charrue
Et l'insolente ivraie et l'épineux roncier
Crépiteront gaîment aux flammes des brasiers ! »

Il s'arrête, il écoute, et son regard caresse
Ce vieux sol dont les flancs recèlent sa richesse.
Mais sa maison est proche. Il l'aperçoit, il court,
Il ouvre la barrière, il entre dans la cour.
Le mur se tend de pourpre et la vitre flamboie.
Son chien, l'ayant flairé, pousse en signe de joie
Un long gémissement entrecoupé d'abois.
Un pigeon bleu roucoule au faîte blanc du toit.
Et, toute rose encor du baiser du foyer,
Cheveux au vent, accorte en son clair tablier,
Belle de cette grâce insensible aux années
Et de ce ciel aux yeux qu'est une âme bien née,
Celle toujours aimée, et que, dans la tourmente,
Il admira fidèle, inlassable et vaillante,
Sa femme, en sanglotant, se jette sur son cœur !

Il se connaît lui-même, il se sent un vainqueur !
Il tient sa douce proie, et ne l'a point ravie.
Il sent monter du sol l'haleine de la vie
Et se pencher sur lui, des hauteurs du ciel bleu,
La paternité tendre et clémente de Dieu.

***

O sainte Paix, salut, fille de la Victoire !
Rends nos travaux féconds, exauce nos espoirs :
Fais nous d'humbles bonheurs ennoblis par la gloire.
Vois, le rouge soleil se couche. C'est le soir.
Les époux enlacés des berceaux blancs s'approchent,
Cependant qu'au dernier tintement de la cloche
Qui s'éteint, goutte à goutte, après le carillon,
Le vol de l'angelus glisse à fleur de sillons.

TABLE

Pages

I. Le deux aout mil neuf cent quatorze 7

II. Ainsi mourut un petit soldat 21

1. L'arrivée 23
2. Souvenirs 29
3. Ma visite 31
4. La dernière nuit 35
5. Sa mère. 39
6. L'humble héros 41

III. La mémoire d'Henry du Roure 43

1. La nouvelle. 45
2. Pélerinage 47
3. In memoriam matris 49
4. Per mortem 51
5. Reste avec nous 53
6. Le chemin de Croix 55

IV. Aux mères 57

V. Le retour de la paix. 65

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — 7-20.

239116 C

193

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

28 '80
AUG 11 '80
AUG 05 '80

CE

a39003 003998464b

CE PQ 2607
.E685S6 1920
COO DES COGNETS, SOUS LA CROI
ACC# 1233126